

Laval théologique et philosophique



Charles COMBALUZIER, *Dieu demain. Ébauche pour une dialectique de la nature et du divin*. Paris, Éditions du Seuil, 1972, (14.5 X 20.5 cm) 208 pages

Roger Ebacher

Volume 29, numéro 2, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020363ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020363ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ebacher, R. (1973). Compte rendu de [Charles COMBALUZIER, *Dieu demain. Ébauche pour une dialectique de la nature et du divin*. Paris, Éditions du Seuil, 1972, (14.5 X 20.5 cm) 208 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 29(2), 214–216. <https://doi.org/10.7202/1020363ar>

nicisme. Deux chronologies étant possibles pour l'*Epistula*, « le problème n'est pas de savoir si Potamius a oui ou non abandonné l'orthodoxie, mais s'il y est revenu après les journées sombres de Sirmium » (p. 319).

Cette étude n'a peut-être pas apporté grand-chose de nouveau pour la solution du « problème potamien » ; l'A. a du moins posé clairement le problème, en ne sacrifiant rien à la rigueur historique. Seules de nouvelles découvertes de manuscrits pourraient apporter plus de lumière sur ce point.

Paul-Hubert POIRIER

LEIBNIZ, *Logical-Papers*. A Selection translated and edited with an introduction by G. H. R. Parkinson. Oxford, Clarendon Press, 1966, (21.5 x 13.5 cm), LXV, 148 pages.

Cet ouvrage ne manquera pas de plaire à plus d'un lecteur : il intéressera tout d'abord celui qui cherche à connaître la pensée de Leibniz sous tous ses angles, ensuite, et plus spécialement, celui qui cherche à suivre l'évolution de la pensée logique de Leibniz, enfin celui qui désire connaître la genèse de la logique mathématique.

L'ouvrage comprend deux parties : une longue introduction et une suite de travaux de Leibniz consacrés à la logique.

Dans l'introduction, l'éditeur commence par expliquer le but qu'il poursuit. L'importance de Leibniz en logique, remarque-t-il, n'est pas à établir : elle est universellement reconnue depuis longtemps. Pourtant, peu de lecteurs ont eu l'avantage de prendre un contact direct avec les conceptions logiques de cet homme étonnant, la plupart ne les ayant connues que médiatement, c'est-à-dire à partir de ce que d'autres en avaient écrit. Cette situation tient au fait que plusieurs de ces études, le plus souvent non datées, n'ont pas été publiées du vivant de leur auteur. Ce n'est qu'après la mort de Leibniz que des éditeurs ont entrepris de publier un nombre considérable de ces travaux restés jusque-là inconnus. Or, pour des raisons assez obscures, on les avait livrés un peu pêle-mêle, sans se soucier de déterminer la période de leur composition. Cette lacune rendait leur lecture difficile, créant chez le lecteur une impression de confusion et de désordre.

C'est dans le but de permettre un accès direct à la pensée logique de Leibniz que G. H. R. Parkinson a préparé le recueil de textes qu'il présente. Pour remédier aux lacunes chronologiques et ainsi épargner au lecteur difficultés et

méprises possibles, il s'est efforcé de déterminer, pour chaque texte, la date au moins approximative de sa rédaction. L'introduction est en majeure partie consacrée à l'analyse des textes présentés ainsi qu'à l'explication de leur enchaînement et de leur ordre. Il devient par là plus facile de suivre l'évolution des idées de Leibniz en logique.

Les textes eux-mêmes font suite à l'introduction. Ce sont des traductions anglaises d'écrits originellement rédigés en latin. De tous les travaux que Leibniz a consacrés à la logique, l'éditeur et traducteur a retenu seulement ceux qu'il estimait les plus significatifs pour l'évolution des conceptions leibniziennes en logique. Il a toutefois eu la précaution d'inclure dans l'ensemble de ces traductions des écrits appartenant aussi bien à la jeunesse qu'à la maturité de Leibniz. Notons encore que les deux premières traductions, notamment celle du *De Arte Combinatoria*, ne renferment que des extraits : seules les parties les plus importantes ont été conservées.

À ceux qui cherchent à s'initier aux vues de Leibniz en logique, cet ouvrage de G. H. R. Parkinson apporte un instrument fort utile. Il constitue en outre une invitation à mieux connaître l'œuvre entière de ce penseur original et inventif.

Louis-Émile BLANCHET

Charles COMBALUZIER, *Dieu demain*, Ébauche pour une dialectique de la nature et du divin. Paris, Éditions du Seuil, 1972, (14.5 x 20.5 cm) 208 pages.

L'auteur, à la lumière des recherches contemporaines et des penseurs caractéristiques de notre époque, reprend un projet aussi vieux que l'humanité : la recherche d'une explication globale du réel. Spontanément, l'explication part de l'homme. Mais, en réalité, l'homme est profondément inséré dans la nature. Une réflexion sur la matière vivante conduit à la conception de la Biosphère, plus précisément d'un grand vivant sphérique. L'auteur décrit la méthode employée : « Nous avons esquissé une description de la Biosphère selon les catégories que nous employons pour étudier ses composants, c'est-à-dire les êtres vivants, végétaux ou animaux. Si nous avons parlé d'une morphologie, d'une physiologie de ce grand complexe, ce n'est absolument pas pour forcer la comparaison avec l'homme. C'est par carence de vocabulaire, et aussi, disons-le tout net, de connaissance. En ce domaine nous tâtonnons, et comment pourrait-il en être autrement puisque

nous avons à connaître d'un objet dont nous sommes à la fois juge et partie» (p. 66). Et la réflexion conduit à la conclusion suivante: «La Biosphère tout entière vivait, avant l'homme, comme un grand animal qui se nourrit, se défend, se reproduit, sans savoir qu'il fait cela pour l'avenir; aurait-elle, avec l'homme, trouvé sa centrale nerveuse capable d'une pensée planétaire?» (p. 49).

Si l'homme ne peut être pensé en mettant entre parenthèses son origine zoologique, son insertion dans la Biosphère, l'Humanité apparaît comme le cerveau de cette Biosphère. Plusieurs analogies de structure et de fonctionnement entre l'Humanité et le cerveau individuel tendent à montrer la signification de l'Humanité prise globalement comme centrale nerveuse de la Biosphère. Sont ensuite élaborées les fonctions de relations avec l'extérieur que l'Humanité joue par rapport à la Biosphère (téléscopes, radars, cerveaux électroniques, etc.). Quant à la fonction de reproduction, la Terre n'a pas à se reproduire. «Ce n'est pas une reproduction biologique qui s'impose à notre psychisme collectif qui naît à peine, mais une communication d'abord, puis une coopération avec les autres pensées, si elles existent, afin de réaliser avec elles une synthèse d'ordre spirituel» (p. 65).

Il faut d'abord que l'Humanité passe sa crise de puberté. Doit naître une pensée collective. D'ailleurs, «qui sait si une pensée planétaire ne s'élabore pas, en ce moment même, par nous, sans que nous puissions en avoir une claire conscience, une pensée faite de nos pensées, synthèse mystérieuse, en cours, de nos plus humbles efforts spirituels?» (p. 71-72). C'est du moins la conviction de l'auteur. Et c'est pour transmettre cette conviction personnelle que l'auteur se penche sur le mystère de l'homme.

L'Humanité est très jeune. Elle approche à peine la crise pubertaire. L'attitude masculine, le culte de la force musculaire et du record, le culte de la vedette, le jeu, la gourmandise à l'échelle mondiale, les troubles de la sexualité, la diversité des langues humaines, la peur de la solitude, le racisme, le niveau archaïque de la justice, l'infantilisme religieux, les crises planétaires de violence et d'affrontement sont autant de manifestations planétaires de cet état d'enfance de l'Humanité. L'auteur en trace quelques tableaux brefs mais suggestifs. Pourtant quelque chose de nouveau se dessine. Teilhard de Chardin a qualifié ce phénomène en parlant de la Noosphère: la pensée réfléchie de la Biosphère. Il reste beaucoup de

chemin à faire, surtout en ce qui regarde l'extension planétaire des phénomènes humains, la naissance de la femme et l'entrée en scène d'une pédagogie prospective. Mais déjà se laissent entrevoir les premiers symptômes d'unanimité spirituelle: affinement de la sensibilité, liaison par les Jeux Olympiques du stade et de la vérité, victoires de l'art, triomphes de la science, aurore révélant les possibilités d'une religion adulte. Une trajectoire se dessine dont la direction indique la naissance d'un homme adulte, devenu adulte par la conscience de sa place dans l'Univers, par la conscience de sa responsabilité nouvelle dans l'évolution. Mais pour atteindre cette vision, il faut passer par une réflexion sur l'esprit et aller jusqu'aux confins marqués par la mort. Et alors, l'hypothèse de la survie, c'est l'hypothèse de Dieu.

«Si l'existence de Dieu n'est pas plus prouvée que son inexistence, elle doit être considérée, dans le langage du XX^e siècle, comme une hypothèse» (p. 143). Et l'auteur croit qu'il en est bien ainsi. D'où la division de l'humanité selon deux options fondamentales: l'athéisme ou la foi. Des considérations sur les crises des religions, le mal et la liberté conduisent à une analyse de la première option. On en conclut: de toutes façons il faut choisir. Et alors, l'option pour Dieu est à la fois une option pour le monde et une option pour l'amour. Le croyant adhère à l'amour, «cette force cosmique à laquelle obéissent les galaxies et les atomes mais qui achoppe à notre liberté» (p. 183). Le croyant «croit que l'évolution, divine dans son intention, mystérieuse dans sa raison dernière, mais réussie parce qu'il la pense, ne doit pas disparaître en ses plus précieuses parcelles que sont nos psychismes personnels, mais au contraire, prolongeant au-delà de la matérialité le processus de synthèse qui est la structure même de l'univers, constituer hors de l'espace et du temps la synthèse finale» (p. 183). En somme, Dieu est le sens caché de la réalité tout entière. L'acceptation ou le refus de cette signification sont remis à la liberté de l'homme. Et cette liberté ne peut voir clair que dans l'amour. «L'amour, Dieu en nous respectueux de notre liberté, nous demande de prendre en main le devenir total» (p. 186).

L'auteur, on a pu le constater, se place nettement dans une perspective teilhardienne. Mais il cherche à faire ressortir plus nettement quelques axes. La synthèse est vaste, très vaste même. Mais le style est simple et clair. C'est un volume facilement abordable par toute personne quelque peu habituée à la réflexion. Une bonne érudition nourrit la réflexion, sans l'alourdir. Les

débuts du livre, orientés vers la recherche du « grand vivant sphérique », restent quelque peu déroutants. De même les analogies entre l'Humanité, cerveau de la Biosphère, et le cerveau individuel peuvent exaspérer certains lecteurs. C'est d'ailleurs une méthode qui, si elle facilite la clarté de l'exposé, n'est pas sans danger. On se demande parfois s'il s'agit bien d'une analogie, et non de simples effets de style ou de simples images. Toutefois, le volume, dans son ensemble, comporte des réflexions sur toute une série de problèmes contemporains : réflexions rapides, mais suggestives. Et une vision générale du réel, qui se veut explicitement optimiste, peut être la bienvenue dans un monde si facilement angoissé et si souvent porté à broyer du noir.

Roger EBACHER

J.-P. JOSSUA, *Le salut, incarnation ou mystère pascal, chez les Pères de l'Église de saint Irénée à saint Léon le Grand*. Collection « Cogitatio Fidei 28, Paris, Les Éditions du Cerf, 1968, (13,5 × 21,5 cm) xvi, 398p.

L'étude du P. Jossua, fouillée et minutieuse, vise un des points centraux non seulement de l'histoire des dogmes, mais aussi du mystère de la foi : l'incarnation du Christ. L'A., s'attachant à l'étude de textes des Pères de l'Église, de saint Irénée à saint Léon le Grand, a voulu mettre en lumière la perception de l'Incarnation comme événement de salut. Comme le dit le P. Liégé, dans la préface du volume (p. xii), l'A. a voulu montrer, à travers et par-delà une étude historique, ce qu'il en est « pour la conscience de la foi, de la signification respective dans le salut chrétien, de ce que, en termes abstraits, nous appelons l'Incarnation et la Rédemption, de ce qui s'est accompli à Noël et à Pâques ».

Cette étude de théologie patristique prend comme point de départ une position devenue classique chez les historiens du dogme, à savoir la théorie des deux sotériologies, l'une grecque, l'autre latine, l'une « mystique-réaliste », l'autre « physique-morale », l'une faisant originer le salut de la naissance même du sauveur (en tablant sur une conception platonicienne de la nature humaine assumée par le Christ), l'autre reportant entièrement sur le mystère pascal l'efficacité de la venue du Christ. Le premier but que se propose l'A. est de soumettre à un nouvel examen cette vision de l'incarnation et de la rédemption pour en voir le bien-fondé. Mais, par-delà cette investigation critique, il veut surtout — et c'est ce qui fait

l'intérêt de ce livre, intérêt qui dépasse largement l'histoire des dogmes — dégager la valeur du « théandrisme comme réalité salutaire fondamentale » (p. 7). Il veut, en rejetant l'opposition factice entre une sotériologie incarnationniste et une sotériologie pascalle, montrer le rôle que joue le théandrisme comme « structure fondamentale des actes du Christ eux-mêmes, agissant en et par eux » (p. 9). Plus simplement, la question à laquelle il répond est la suivante : qu'importait-il pour notre salut que le Christ fût Dieu ou non ?

Le P. Jossua restreint sa recherche à quelques auteurs qui présentent un intérêt particulier : tout d'abord Irénée de Lyon et Léon le Grand, chez qui on a cru discerner une conception proprement incarnationniste du salut ; ensuite quelques Pères latins situés entre Irénée et Léon (Chromace d'Aquilée ; Gaudens de Brescia ; Augustin ; Maxime de Turin ; Pierre Chrysologue ; Prosper d'Aquitaine) qui, à un degré moindre qu'Irénée et Léon, s'efforcent de faire ressortir le rôle du théandrisme dans le mystère pascal. Dans son chapitre préliminaire, l'A. brosse tout d'abord un tableau de ce qu'il appelle la « théologie grecque ». Afin de bien délimiter son sujet, il résume avec beaucoup de justesse les positions classiques dans l'histoire des doctrines touchant la sotériologie des Pères grecs, tout en se permettant d'exprimer des réserves sur cette thématique. Il rappelle la genèse et le développement que reçut la théorie incarnationniste (Harnack, Bardenhewer, Ritschl), les adoucissements et les nuances qui lui furent apportés (Bouyer, Gross) et les recherches du P. Malevez sur le sujet. L'A. termine ce chapitre par une critique de cette théorie. Reconnaisant le bien-fondé des conclusions du P. Malevez, il émet l'hypothèse suivante : ce qu'on a appelé la théorie grecque ne serait en fait qu'une explication théologique très particulière de la sotériologie commune, avec de sensibles différences d'accents, et non une autre sotériologie bâtie en principe à partir d'un même donné biblique et l'infléchissant singulièrement par l'introduction d'un pôle incarnationniste » (p. 36). Par cette hypothèse, il veut tout simplement mettre en question cette interprétation que l'on a donnée de la sotériologie des Pères, disant qu'ils faisaient tantôt du mystère pascal, tantôt de l'incarnation, un pôle salutaire autonome et suffisant.

Le chapitre II étudie de façon détaillée la sotériologie d'Irénée de Lyon. Pour ce faire, l'A. emploie la méthode — il l'appliquera aussi dans son chapitre sur Léon le Grand — qui consiste à partir de quelques textes majeurs et à les commen-